

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 11

Artikel: A la ménagerie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199264>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'ent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Vive le patois !

A Monsieur Samuel Cornut.

« Le patois est mort ! » dit M. Samuel Cornut.

Vive le patois ! ripostons-nous.

C'est dans la *Gazette* du 5 courant que M. Cornut fait ainsi l'oraison funèbre du patois.

« Le patois se meurt, le patois est mort, s'écrie-t-il. J'ai assisté à son agonie ; j'en ai mesuré les effets foudroyants ». Puis, après avoir déploré la soi-disant disparition de notre vieil idiome, M. Cornut ajoute, en guise de péroraison : « Je m'échauffe, j'ai tort ; devant l'inévitable il faut se taire ; j'y perdrais mon patois ! Qu'il meure, comme sont mortes les fées d'Aï, qu'il meure avec notre jeunesse et nos illusions ! »

« Certes, nous avons encore des patoisants ; mais autrefois, ce mot désignait de savoureux conteurs qui, au coin de l'âtre, dans un chalet, ou dans un coin de page d'almanach, nous faisaient frissonner et nous faisaient rire tour à tour ; aujourd'hui, patoisant veut dire grammairien. Oh ! oui, le patois est bien mort, puisqu'on le dépèce : *glons-nous, car il sent*. Cette momie philologique ne nous dit rien qui vaille ».

Mais, mais, mais, M. Cornut, sur quelle herbe avez-vous marché, pour parler de la sorte ; que vous prend-il donc, de désespérer ainsi de ce bon pays de Vaud, que vous aimez et qui vous aime ?

Vous lui reprochez de ne savoir pas conserver ses traditions, ses vieilles coutumes. N'aurait-il pas, lui, ce pauvre pays romand, bien plus de raisons encore de se plaindre, lorsqu'il voit nombre de ses enfants, d'entre les mieux dotés par la nature, l'abandonner pour courir le monde, en quête d'une gloire plus éclatante. Et, plutôt que de nous adresser de Paris, de Berlin ou de St-Petersbourg d'incessantes jérémiades sur notre prétendue déchéance, ne feraient-ils pas mieux, ces « enfants prodiges », d'être ici et de nous aider à défendre ce patrimoine national dont ils paraissent n'avoir senti tout le prix que depuis qu'ils sont sur la terre étrangère. Si notre pays n'est plus ou n'est pas ce qu'ils voudraient, c'est un peu leur faute ; ils le privent de leur amour, de leurs talents, auxquels, pourtant, il a bien plus de droits que tout autre.

Qu'ils reviennent donc au bercail, ces infidèles, que nous chérissions ; on fera grande fête à leur retour et bientôt ils verront que nous ne sommes pas ce qu'ils pensent : des ingrats ou des indifférents. Quand bien même le succès ne récompenserait pas tout de suite leurs efforts, serait-ce là une excuse suffisante à leur découragement ?

« Souffrir » pour la patrie

Est le sort le plus beau, etc., etc.

Entre nous, M. Cornut — oh, cela soit dit sans vous offenser — n'êtes-vous pas un peu de ces infidèles ?

Eh bien, maintenant, vous savez ce que vous avez à faire. Revenez au pays et lutez

avec nous pour la conservation de nos traditions nationales et du patois. Il ne suffit pas que les écrivains et les artistes vaudois, qui ont cédé aux séductions de la gloire étrangère, viennent chaque année s'asseoir à ce « dîner de Beaumarque », dont vous êtes le créateur, et proclament, à la face du lac et des montagnes, leur inaltérable attachement à la mère-patrie. Nous désirons plus et mieux que ces manifestations passagères et trop platoniques. D'ailleurs, rassurez-vous, quoiqu'on en dise, le patois n'est pas mort.

Non, bonhomme vit encore.

Sans doute, il n'est plus de première jeunesse et, comme beaucoup de gens et de choses du temps jadis, il voit peu à peu le vide se faire autour de lui. Mais il a encore bien des amis, de chauds amis, dont la conviction et l'amour sont de taille à le consoler longtemps des infidélités que nous déplorons avec vous. Et, croyez-le bien, ces amis fidèles ne sont pas les grammairiens auxquels vous faites allusion ; il ne s'agit point du tout d'une autopsie et vous pouvez seulement rester : *ça ne sent pas*.

C'est bien à tort, selon nous, que vous accusez de trahison notre vieil ami commun, le *Messenger boiteux*. Accordez-lui encore quelque crédit et vous verrez qu'il ne manque point à ses traditions et que rien n'est perdu, pas même l'honneur. Le vieux *Messenger* n'est point seul, d'ailleurs, à défendre le drapeau. Combien est-il encore, dans notre pays, de publications, périodiques ou autres, à la porte desquelles le patois et l'esprit du crû peuvent frapper. Ils savent que là ils sont toujours les bienvenus, que leur couvert est toujours mis et qu'on y est résolu à les soutenir. Que des défections se produisent dans cette vieille garde, les fidèles serreront les rangs, jusqu'à la dernière.

Et s'il n'en reste qu'un, ce sera le *Conteur*.
J. M.

A la ménagerie.

Il y a depuis quelques jours, à Lausanne, une ménagerie fort intéressante. C'est la plus importante collection de fauves, croyons-nous, que notre ville ait eu l'honneur d'héberger. Aussi, tous les jours il y a une foule dans l'immense tente de la place du Tunnel.

Le catalogue de cette ménagerie est tout un traité d'histoire naturelle. On trouve même dans cet opuscule des renseignements qu'on chercherait en vain dans les plus savants ouvrages de zoologie.

Nous nous reprocherions de n'en pas faire savourer aux lecteurs du *Conteur* les passages suivants :

LE LION

Le rugissement du lion est effrayant et augmenté encore de frayeur, parce qu'il a l'habitude de tenir la tête à terre quand il rugit.

Quand les petits ont six à huit mois, la mère leur donne les premières instructions pour leur propre entretien.

LE TIGRE

Le tigre royal dont la principale patrie est le Bengal, où il se trouve en quantité vraiment effrayante, est le plus sanguinaire de tous les carnassiers et la frayeur de toute la contrée qu'il visite.

Se rampant imperceptiblement, il s'approche de sa proie et d'un grand saut il se jette sur cette dernière qui lui échappe très rarement.

LE LÉOPARD

La belle stature, la construction svelte et tout de même forte et son allure souple font de cette bête une des plus belles de la création et ne la font pas paraître si dangereuse qu'elle l'est réellement. Une remarquable adresse, accompagnée d'une hardiesse et d'une effronterie qui frappent d'étonnement tous ceux qui ont l'occasion de voir cette bête en liberté, rendent le léopard presque aussi effrayant que le tigre ; même sa ruse et sa malice en poursuivant sa proie le rendent aussi dangereux que ce dernier. Avec prédilection, il se tient dans les arbres à épaïs feuillage et fait avec succès la chasse aux oiseaux.

LA PANTHÈRE NOIRE

La panthère noire réunit en elle toutes les mauvaises qualités de tous les félins ; elle a le courage et la force du lion, la cruauté et l'avidité de sang du tigre royal, l'agilité souple du léopard, ce qui la rend encore plus un vrai fléau public que le tigre royal.

La panthère noire ne devient jamais apprivoisée.

LE LYNX

Un vrai enfant du désert et des steppes, il vit en Afrique, Asie et les Indes dans les steppes comme dans le désert. Il chasse tous les petits animaux à mamelles et les oiseaux, il s'approche aussi des antilopes. Ce petit sujet est un vrai monstre en fureur et férocité indomptable.

LA HYÈNE RAYÉE

Cette espèce d'hyène a sur le dos une crinière de six pouces de longueur comme des soies de cochon qui se dressent en haut quand la bête est en colère et qui lui donne un air sauvage.

Toutes les hyènes ont des muscles terriblement forts et une très forte dentition. Comme elles sont très lâches, elles se contentent souvent des restes des repas des plus grosses bêtes ou de charogne.

La constitution de toutes les hyènes est par devant plus haut que par derrière et c'est pourquoi elles peuvent très bien creuser. Elles ont reçu le nom de fossoyeur, parce qu'elles ne méprisent pas même les cadavres qui sont déjà pourris soit des hommes ou des animaux.

L'OURS BLANC

L'ours blanc réunit toutes les mauvaises qualités du lion et du tigre royal. La peau qu'il a entre les doigts des pieds le rend un nageur excellent, et par ce fait qu'il peut très

bien fermer ses narines, il est aussi un excellent plongeur.

La femelle se laisse couvrir de neige pendant la longue nuit polaire durant trois mois et elle fait ses petits dans une cavité naturelle formée par sa propre chaleur.

L'OURS BRUN

C'est la plus grande rapace de l'Europe ; il a la tête pointue avec un front sortant. Il se trouve dans toute l'Europe, les jambes de derrière sont excessivement fortes.

L'ours brun donne une fourrure très chère et la chair de cette bête est aussi mangée.

L'OURS DE LÈVRES (?)

Sa patrie est l'Asie du sud aussi bien Bengale que les montagnes qui l'entourent de l'ouest et de l'est et l'île de Ceylan. Sa nourriture se compose principalement des végétales et bêtes invertébrées.

L'OURS DE SOLEIL (?)

Il aime surtout les fruits doux. Dans les plantages de cacao il fait souvent des dégâts de manière qu'il les fait quelquefois impossible.

LE BRUAN (?)

Le bruan est un habitant de Nopal, des Indes et des îles de Sunda. Son caractère est doux, mais bête et quelquefois sournois ; malgré du meilleur soin, il ne pouvait pas encore s'allier avec ses gardiens ; il accepte bien le pain qu'on lui donne, semblant avec reconnaissance, mais ne montre pas la moindre gratitude, même plutôt l'envie de donner au rapprochant un coup de pattes.

L'HIPPOTAME

L'hippopotame est plus que chaque autre bête qui a la peau épaisse, lié à l'eau car il va seulement par exception de l'eau à terre.

LE TAPIR

Il vit comme toutes les bêtes qui ont la peau épaisse dans des contrées bourbeuses. La forme de la patte est pareille à celle d'un hippopotame.

LE GNOU OU CHEVAL CORNÉ

Cette bête étrange et rare vit au cap de Bonne-Espérance. On ne doit pas s'approcher de lui, car c'est un sujet sombre.

LE LAMA

Il vit en bandes de plusieurs centaines et monte même sur les montagnes de neige. Une qualité particulière du lama est de cracher la salive quand il est irrité et il cherche à se défendre avec elle contre ses persécuteurs.

LES SINGES

Ils mangent tout ce qui est mangeable, même la viande. La femelle fait seulement un petit par an qu'elle aime bien et qu'elle porte sur le dos en grimant et dont elle le punit de ses méchancetés par ses punitions.

Le chimpanzé aime moins la vie sociale.

Le singe de l'Hamadrie s'occupe beaucoup de la femelle et il en est très jaloux.

Le diable des forêts ou sylvain est doué d'une longue queue qui lui sert de cinquième main.

LES CROCODILES

Dans les contrées de la zone chaude où par les mauvaises exhalations des grands marais, presque point un être vivant peut exister où le repos de la nature est troublé rarement par les cris d'un oiseau de proie ou par le hurlement d'un rapace égaré dans ces déserts qui sont seulement de temps en temps visités par un homme, c'est là la patrie de ces bêtes horribles que nous connaissons sous le nom de crocodile du Nil, aligator ou caïman.

BOA « CONSTRUCTEUR »

Quand il a faim, il se rend sur une hauteur,

sur un arbre, un rocher, etc., d'où il se jette avec une vitesse extraordinaire sur sa proie et la dévore dans une minute.

BOA ANACONDA

La nourriture et les manières de vivre sont les mêmes de ces serpents bien dessinés, seulement ils ne deviennent pas si longs que le boa constructeur.

Il y a des endroits où on n'a pas la permission de tuer ce serpent.

Il est souvent attrapé jeune et employé comme animal domestique. Sa patrie est le Brésil.

A mon facteur.

Ces bouts-rimés en eur,
Partis du cœur,
Sont, par un vieux rimeur,
Dédiés au Conteur.

Toujours de bonne humeur,
Malgré le froid ou la chaleur
Les gros soucis ou la douleur,
Ils s'en vont gais et de bon cœur,
Nos chers facteurs,
Nos grands docteurs,
Nos bons pasteurs,
Nos beaux gendarmes non poseurs.

Ils s'en vont pleins d'ardeur,
Par monts et vaux, sans peur,
L'esprit alerte et non flâneur,
Répondant sans aigreur,
Parfois rêveurs,
Un peu farceurs,
Jamais blagueurs,
Tous, robustes marcheurs,
Patients chercheurs,
Observateurs.

Aussi le peuple travailleur :
L'agriculteur,
L'horticulteur,
Radical ou conservateur,
Et puis tant d'autres, de bon cœur,
Disent-ils tous avec candeur :

« Honneur
Aux gens de lettres, de sueur !
A nos facteurs !
A nos docteurs !
A nos pasteurs !
Cent hommes de valeur,
Courant par le froid, la chaleur,
Accomplissant un dur labeur !
Salut ! Honneur !
Serveur ! »

A toi de cœur,
Mon vieux Conteur !
ALF. C.

Blonay, février 1902.

Lé malheus de Frédéri Sabounet.

Sabounet fut élève dein on veladzo dai hios de Lavaux. Méfa mau bin de peinsa à ci pourro diablo que n'a jamé rein zu de chance. Ye perdit son père et sa mère to dzouveno. Dai pareins furent dobedzi de le preindre tsi leu po le dressa tant bin que mau, l'ai apprendre à travaillé la vegna et l'einvouilli on bocon à l'écoula, iò lè gamins l'urant binstout fè de le batsi Sabounet, po cein que ie mettà adì dâi gros bounets que se n'avai pas eu dâi granté orollhes son bounet l'ai arà, oi ma fa, catsi tota la fita.

On iadzo frou dé l'écoula ie vegna prau galé valet ; le recogniran de la jeunesse et noutron Sabounet sè mirè très bin a veri lè valzès et lè moufferinés. Son onclio ne voillàvè pas le laissi dansi lè polkas, parce que c'e fasa gâta lè truffiès, desa lo villho. Ma né pas lou tot. On pou apri l'ai avà on prix de jeunesse et po l'ai allà faillà se procura onna danchause et dâi bis haillons de militéro. N'ain trovà min que dâi tot vilhos dè tringlos qu'avant dâi granté tiuvas d'hirondallas, que l'ai tapavant lè talons. Le chako que l'ire trau grò l'ai rabatà tant que su lè épaules. Le pourro Sabounet

l'avai onna touche, fasâi poare ; assebin totè lè damuzallès sè sauvavant lè enes apri lè autrès. Sabounet dzuràvè quemeint on tserrotton ein deseint que ne l'ai ia rein de chance dein sti mondo que por la canaille. Yo sè mette à bare dau vin, mimameint dau brante-vin que ne fut pas fotu de suivre la pararda. Sabounet l'ire d'onna radze que ie quità lo vegnioublio por se teri pllie ein amont pri dâi bouès etvère se ne lâi ava pas moian de l'ait rovâ onna fenna, cà l'ava adì fan dé sè mariâ. Mâ rein de rein. Totè lè fellies, lè galèzès et lè pouètes, lè bounès et lè crouiès, sè mokavan de li, se bin que ie décidà de s'ein alla dé ci payi dé laus et dé reparti ein avo. iò l'ai ia on verro à barè et, quand fa fra, dé ci bon dzeino que fa revivré lè mès.

Le vaiquie ein route avoué son baluchon. Trova onna pllièce dé breintare tsi mon ami Samelet. Lè premi dzos cè n'allà pas tant mau. Fasa bô et bin s'en ovradzo. L'ire bin on bocon tserropa quand fallià semottà à tsavon lè breintès, ma sè atrapàvè su lè grappellions, que n'ai laissivè min passà. Mâ on iadzo su la fin dâi veneindzès, qu'on a pu avà dau novi, ne fasà perein son ovradzo qu'à mâtiti, vrenavè dè couè lo bossaton au bin verivè autot dâi veneindzauses, cà l'avà adì la bienna dé se mariâ.

L'avan-derrai dzo dâi veneindze, quand mimo l'ire bin prau allumâ, volliàvè adì fère vère que l'ire crâno por veri lo cylindre que sè trovàvè su lo tret. To don coup lè doù pi l'ai manquant que tsi to drâ su sa rita dein lo bollion. Tant qu'on risà on ne peinsàvè pas pi à lo resailli. Se lo bollion l'avai éta râso, Sabounet l'arâi bo et bin éta néji dein lo dzu divin.

Lo pourro Sabounet l'è mò l'aia tiènzè dzos. Su zu à se n'enterra et ie ohu lè dzeins de pé lè damont dère dè li : « Ora lè mò, Sabounet, paix à sè chendrès, mâ l'étâi toparâi onna rido tserropa ».

DJAN-DANIET.

Suite de portraits.

I

La gouvernante de retour de Russie.



Lasse de dix-huit années de patience et d'amabilité forcée, tributaire d'un rhumatisme devenu chronique, la bourse légère, l'âme pleine d'illusions concernant la patrie, elle s'est résolue à venir demander à celle-ci un gagne-pain désormais impossible à réaliser dans le monde russe.

Pour y réussir, elle compte sur l'air grande dame que lui donne sa pelisse de velours doublée de renard, ses robes de soie et cette espèce d'intonation du langage contractée auprès de la princesse Krakeginska, et qui est la marque du bon ton en même temps que le signe distinctif qui sépare la maîtresse de la domesticité russe. Elle compte aussi sur l'appui de Monsieur le pasteur, qui naguère fit son instruction religieuse ; sur quelques amies aussi, oh ! bien clairessemées, mais qui lui seront restées fidèles autant que dévouées.

Mais il a fallu décompter. Monsieur le pasteur a eu le tort de mourir tout dernièrement et les amies ont trouvé mille prétextes pour raréfier les relations que l'institutrice aurait voulu renouer.

Force donc a été pour celle-ci de courir les agences de placement. Mais les agences sont cruelles et désespérantes avec leur éternelle question : « Avez-vous un diplôme ? »

— Un diplôme... Mais dans mon temps on n'avait pas la maladie des brevets comme maintenant, j'ai de superbes certificats, et des premières familles de Pétersbourg... et...

— Les temps ont changé, répond la directrice, on ne veut que des institutrices à brevet.